

Sémir Badir*

De quoi sont faits les systèmes sémiotiques

Abstract

We study in this paper how semiotics developed the concepts of contrariety and contradiction. If the semiotic square, our starting point, seems at first glance to have much in common with the logical square of opposition, we observe however that, under the influence of the works of Jakobson, contrariety and contradiction lose their symmetry. Indeed it is a fundamentally asymmetrical conception that will gradually be recognizable in semiotics. It will become completely patent through the integration, in the tensive semiotics of Claude Zilberberg, of the theoretical concepts of exclusion and participation proposed by Hjelmslev.

Keywords

Contradiction; contrariety; exclusion; participation; semiotic square.

Les systèmes sont dépendants des théories qui les établissent. Même suivant une définition minimale, nécessaire mais non suffisante, deux points de vue opposés méritent considération: ou bien le système est une organisation de constituants, ou bien il est une constitution d'éléments. Dans le premier cas, les constituants préexistent, d'une manière ou d'une autre, au système qui les organise; dans le second, ils émergent dans et par le système. Une théorie du système accuse ainsi immédiatement une dimension épistémologique, car elle décide de ce qu'il y a à connaître en même temps qu'elle institue le moyen de sa connaissance.

La sémiotique a hérité de la tradition structurale de la linguistique au moins trois conceptions théoriques du système, optant toutes pour la même option épistémologique: (i) un système de *différences*, à partir de Saussure; (ii) un système d'*oppositions*, avec Jakobson; (iii) un système de *dépendances*, selon Hjelmslev¹. Certes, on pourrait également mentionner des *relations*, des *ressemblances*, des *rapports*, et quantité d'autres modalités susceptibles d'organisation systématique; elles n'auraient pas toutefois le même caractère décisif, pour la conception du système, que les trois modalités répertoriées d'abord.

En sus de ce questionnement théorique, la sémiotique conçoit également le système comme moyen d'analyse et de description des objets qu'elle se donne. En cela encore, elle hérite des linguistiques structurales.

* Fonds national belge de la recherche scientifique, Université de Liège, semir.badir@ulg.ac.be.

¹ Je reprends ici à mon compte la proposition synthétique élégante de Cl. Zilberberg (1988: 17 & 25).

À ce niveau descriptif, les conceptions théoriques s'affinent, se compliquent et perdent beaucoup de l'identité spécifique que leur conféraient les concepts épistémologiques de différence, opposition et dépendance. En outre, les systèmes décrits trouvent souvent à se modéliser dans une figure schématique. Je fais mienne la thèse de l'éditeur de ce volume selon laquelle deux grands types de figures schématiques se dégagent des conceptions structurales: (i) l'*arbre*, linéaire, continu, homogène, et plutôt à tendance symétrique; (ii) le *réseau*, tabulaire, discontinu, hétérogène, à tendance dissymétrique; même si, comme on va le voir, les systèmes théoriques réellement proposés sont souvent des composés ou des compromis entre ces deux figures modèles.

La page d'histoire que j'aimerais étudier dans le présent article est relative au carré sémiotique. Le carré sémiotique cristallise le travail de pensée par lequel un arbre s'est transformé en réseau. Au travers de sa modélisation graphique, le système mis en œuvre dans les descriptions structurales est ainsi passé d'une conception théorique plutôt jakobsonienne à une autre, plus hjelmsléviennne. Cette transformation a été progressive. Ainsi, en sa première apparition dans l'article intitulé "The Interaction of Semiotic Constraints", paru en 1968 dans *Yale French Studies*, le carré sémiotique se situe encore à la croisée de l'arbre et du réseau: il est tabulaire mais homogène, discontinu mais symétrique.

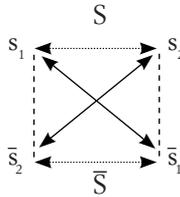


Fig. 1: "The elementary structure of meaning" (Greimas & Rastier 1968: 88)

Dans un article antérieur (Badir 2008), je me suis penché sur le travail intellectuel collectif qui a permis d'affirmer progressivement, dans le carré sémiotique, l'hétérogénéité caractéristique des configurations réticulaires. Dans le présent article, c'est sur une autre caractéristique que je voudrais me pencher, la dissymétrie. Comment, à partir du concept pétri par la symétrie qu'est l'opposition logique, le carré sémiotique va-t-il glisser vers une représentation dissymétrique du système?

C'est bien un parcours, fait d'influences, d'emprunts et d'aménagements qui nous permettra de le comprendre. Le carré sémiotique semble, à première vue, avoir beaucoup en commun avec le carré logique des oppositions: la contradiction et la contrariété sont les oppositions mises en œuvre dans le carré sémiotique comme dans le carré logique. On verra cependant que l'opposition logique a déjà eu à subir chez Jakobson des ajustements d'application qui lui font perdre de sa symétrie. Du côté

de Hjelmslev, la dissymétrie est très affirmée et permet de concevoir la contrariété et la contradiction sur de nouvelles bases théoriques. C'est cette conception dissymétrique qui va être instillée dans le carré sémiotique. Mais elle ne s'imposera tout à fait que dans l'héritage exploité par Claude Zilberberg.

1. Chez Greimas

L'original en français de l'article de 1968 a paru deux ans plus tard avec la publication du recueil d'articles *Du sens*. Dans l'édition française, une note relative à la relation d'implication a été ajoutée:

Si l'existence de ce type de relation paraît indiscutable, le problème de son *orientation* ($s_1 \longrightarrow \bar{s}_2$ ou $s_2 \longrightarrow \bar{s}_1$) n'est pas encore tranché. On s'abstiendra d'en parler, la solution n'étant pas exigée par la suite de la démonstration. (Greimas 1970: 137)

On peut assez aisément, à la lecture de cette note, imaginer le motif de son addition dans la version de 70. Il y a dû y avoir, entre les deux versions du texte, un lecteur assez féru de logique pour faire remarquer aux auteurs que parler de relation d'implication sans préciser quoi est impliqué et quoi impliquant n'a pas beaucoup de sens. À quoi les auteurs remédient avec une certaine insolence: la relation d'implication est indiscutable, quoique la raison de son existence même ne soit pas tranchée.

Neuf ans plus tard, Greimas a tranché, de manière tout aussi péremptoire. Dans le *Dictionnaire*, en effet, la relation d'implication, rebaptisée *relation de complémentarité*, est maintenue et va de \bar{s}_2 vers s_1 (ainsi que de \bar{s}_1 vers s_2):

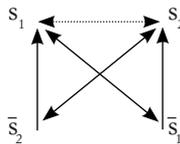


Fig. 2: Carré sémiotique (Greimas & Courtés 1979: 31)

Ce qui a permis de choisir cette orientation plutôt que l'autre n'est pas précisé. Certes, il y a bien une entrée dans le *Dictionnaire* explicitant et commentant la relation de complémentarité; mais, comme souvent avec Greimas, les raisons, le parcours de la pensée ne sont pas exposés, de sorte que l'impression d'autorité persiste.

L'article du *Dictionnaire* relatif au carré sémiotique fut l'occasion d'un débat foisonnant dans le numéro 17 du *Bulletin* du Groupe de Recherches sémio-linguistiques, daté de mars 1981. Greimas, qui y rédige une sorte

de postface, parle d'une "coalition anti-carré". Certes les contributeurs de ce numéro, parmi lesquels Georges Kalinowski, Bernard Pottier ou Jean Petitot, semblent avoir eu des avis tranchés sur la validité et la pertinence du carré. Kalinowski, qui est l'auteur d'un ouvrage sur les rapports qu'entretient la sémiotique avec les logiciens, écrit tout de go que "le carré sémiotique n'est composé en fait que de deux termes, 'A' et 'non-A', ' \bar{A} ' étant simplement une autre manière d'écrire 'non-A' et partant 'non- \bar{A} ' équivalant à 'A'" (1981: 5). Greimas paraît répondre en faisant valoir que le carré sémiotique présente, non des "opérations logico-sémantiques", comme il avait eu l'imprudence de les désigner d'abord, mais bien une "instance méta-logique", dans laquelle se met en place une "logique" de positions et de présuppositions [...] rejoignant la démarche topologique préconisée par J. Petitot" (1981: 43). Autrement dit, si la contrariété et la contradiction n'ont pas dans le carré sémiotique les mêmes propriétés que dans le carré logique de véridiction, c'est parce que la "logique" qui y est à l'œuvre n'est pas semblable à celle des logiciens! Georges Combet, qui intervient dans ce débat pour avoir contribué à l'ouvrage collectif sur les *Structures élémentaires de la signification*, paru cinq ans plus tôt, réclame une explication: "ou bien les sémioticiens veulent des divergences entre les deux carrés, et alors il faut qu'ils les disent; ou bien ils ne s'en rendent pas compte, et alors il faut qu'ils en prennent conscience, à l'école des logiciens" (Combet 1981: 32).

On peut souscrire au désir d'explication de Combet mais je ne crois pas, pour ma part, que ce soit en se mettant "à l'école des logiciens", du moins pas seulement, que les sémioticiens pourront l'obtenir de façon satisfaisante. Il faut veiller au caractère programmatique du *Dictionnaire*. C'est en effet une de ses singularités qu'au lieu d'entériner l'usage technique d'une terminologie savante ce dictionnaire prospecte et spéculé à tout va. En l'occurrence, avec l'article sur le carré sémiotique, on se trouve devant des propositions nouvelles. D'une part, Greimas introduit pour chaque type de relations une définition dynamique. D'autre part, il fait état de *degrés* dans la génération des termes: une deuxième génération accueille deux métatermes contradictoires et deux métatermes contraires, tandis qu'une troisième génération envisage le complexe $s_1 + s_2$ et le neutre $\bar{s}_1 + \bar{s}_2$. Ces additions insistent sur les questions d'ordre. En quoi elles prennent une toute autre orientation que celle de la présentation du carré dix ans plus tôt. Là même où l'ordre aurait dû intervenir, à savoir dans la relation d'implication, la réflexion était suspendue, comme en atteste la note contenue dans la version de 1970. La réflexion au sujet de l'ordre prend au contraire toute la place dans l'article de 1979. Les modifications apportées à la représentation graphique en témoignent: si, au départ, le carré tend à exprimer une symétrie parfaite (la relation d'implication semble ajoutée aux relations de contrariété et de contradiction parce qu'elle comble la symétrie graphique), dans la version de 1979 cette symétrie est mise

en brèche. De sorte que c'est une dissymétrie non moins généralisée qui se fait jour, avec un avant et un après (d'abord A, ensuite \bar{A}), une constante et une variable (si \bar{A} , alors non-A), des rangs hiérarchisés (entre termes et métatermes, par exemple entre le terme *être* et le métaterme *vérité*). Tous ces développements ne sauraient se comprendre à partir du seul rapport que le carré sémiotique entretient avec le carré logique des oppositions.

2. Chez Jakobson

Greimas, si avare de renvoi, en fait un à Jakobson dans le deuxième paragraphe de l'article du *Dictionnaire* consacré au carré sémiotique. Pourtant, en cherchant dans les travaux de Jakobson ce qui a pu alimenter la réflexion sur la contrariété et la contradiction, l'impression qui se dégage d'abord est celle d'un certain embrouillamini. L'étalement des travaux dans le temps, avec l'évolution conceptuelle que cette durée favorise, n'est pas seul en cause. Ce qui prête à confusion est que Jakobson emploie des concepts proches pour des réalités très différentes, rendant ardues les tentatives de synthèse. Par exemple, en 1928, Jakobson applique au système phonologique une distinction entre *images disjointes* et *images corrélatives* empruntée à la *Logik* de Wundt². Or, pour ce logicien, la distinction concerne les *concepts* et non les images. Exemple de concepts corrélatifs: *mari* et *femme* qui se supposent mutuellement; exemple de concepts disjoints: *rouge* et *bleu*, qui supposent tous deux le concept de couleur, mais qui ne se supposent pas mutuellement. Jakobson propose des exemples de transposition de concepts corrélatifs, sous l'appellation d'"images corrélatives", au système phonologique. Dans le système russe, les consonnes sonores et les consonnes sourdes sont des images corrélatives; de même les consonnes molles et les consonnes dures, ou les voyelles à accent dynamique et les voyelles sans accent. Notons que cette transposition n'est déjà pas sans ambiguïté. On ne sait en effet si la corrélation s'établit entre des *catégories* d'unités phonologiques, en lequel cas la transposition excède très largement la portée de la distinction de Wundt, puisqu'elle s'applique à des catégories et non plus à des unités; ou bien la corrélation s'établit entre propriétés définissant ces catégories, et dans ce cas, elle n'est pas phonologique à proprement parler, mais conceptuelle et métalinguistique. En outre, Jakobson ne donne dans cet article aucun exemple d'images disjointes, quoiqu'il en ait prévu explicitement l'existence et que le concept même d'image corrélatrice paraît devoir être soutenu par sa distinction avec celui d'image disjointe.

² "Proposition au premier congrès international de linguistes". Repris in Jakobson 1962: 4.

Dans un article plus tardif, datant de 1939³, Jakobson reprend pour l'essentiel les distinctions, désormais bien connues, instaurées par Troubetzkoy entre opposition privative (t / d), opposition équipollente (p / t) et opposition graduelle (i, e, ε, a). Si on admet que l'opposition privative reprend à son compte les propriétés de l'image corrélatrice, on peut également supposer une correspondance entre image disjointe et opposition équipollente. Entre t et d , comme entre *mari* et *femme*, la présence et l'absence d'un seul trait (le voisement, la féminité) permet l'opposition, de sorte que les opposés se supposent mutuellement. Tandis qu'entre p et t , comme entre *rouge* et *bleu*, il y a seulement supposition d'un trait commun (le plosif non voisé, la couleur). Or Greimas, évoquant ces oppositions, rapproche l'opposition privative de la contradiction, alors que l'exemple hérité de Wundt, celui de l'opposition des concepts de *mari* et de *femme*, se laisserait bien plus sûrement analyser comme une relation entre contraires. L'opposition équipollente est quant à elle, écrit Greimas, fondatrice de l'isotopie, ce que l'on conçoit bien; mais en outre cette opposition est interprétée par lui comme la relation existant entre A et non-A, c'est-à-dire comme relation de contrariété, ce qui reste très difficile à justifier. La lecture de Greimas aurait donc de quoi nous laisser perplexe si, en réalité, ces transpositions confuses viennent du fait que chez Jakobson "les trois types d'opposition—qualitative, privative et logique—restent les unes à l'égard des autres *indifférenciées*"; du moins est-ce la conclusion à laquelle aboutit Claude Zilberberg (in 1985: 25), grand lecteur de Jakobson.

Jakobson a sans doute gardé lui-même une certaine insatisfaction vis-à-vis des types d'oppositions qu'ils tentaient de distinguer. On remarque en tout cas que son attention est vivement attirée par le concept de *marque* que Troubetzkoy avance dès 1930 et à partir duquel le système des oppositions phonologiques va être entièrement repensé. En quoi la marque change-t-elle la donnée du problème? L'apparence joue contre elle, car elle est prise dans une relation de négation (marqué *vs* non marqué). D'ailleurs Jacques Fontanille considère que le passage de la privation à la marque "ne nous fait pas avancer d'un pas" (2003: 53). S'il s'agit d'interpréter, ainsi que celui-ci le propose, le terme non marqué comme un contradictoire, le gain paraît nul en effet. Mais il n'est peut-être pas nécessaire de faire entrer la marque dans une opposition contradictoire. Elle entrerait avantageusement dans une relation plus dynamique qu'on n'ose qualifier, par peur de l'anachronisme, de "tensive". Jakobson définit la marque comme le trait le moins fréquent dans une relation, et aussi comme le trait le plus complexe, le plus susceptible, le cas échéant, d'être neutralisé. Nous retrouvons ainsi une forme de dissymétrie entre le trait marqué et le trait non marqué. Dans ses oppositions binaires, Jakobson favorise toujours un trait sur l'autre, alors qu'en logique les opposés contraires et contradictoires sont d'égale valeur l'un vis-à-vis de l'autre.

³ Repris in Jakobson 1962: 272-279.

Il n'y a pas, à ma connaissance, de reprise directe du concept de marque chez Greimas. Il n'empêche: ce que la marque apporte dans la réflexion théorique de Jakobson sur les oppositions, à savoir une dissymétrie au sein de chaque couple d'opposés, on le retrouve également dans l'évolution des présentations théoriques du carré.

3. Chez Hjelmslev

Passons à Hjelmslev. Autant préciser d'emblée qu'il est douteux que les propositions théoriques de Hjelmslev au sujet de la contrariété et de la contradiction aient été connues de Greimas; en tout cas il n'en est fait aucun cas dans la conception du carré sémiotique. Néanmoins, comme le *Dictionnaire* est tout empreint de velléités formalistes, il paraît constituer un moment épiphanique de la lecture de Hjelmslev effectuée par Greimas. C'est d'abord à ce titre que j'interrogerai les propositions hjelmsléviennes. Non pour prétendre qu'elles ont eu une influence directe sur la conception du carré sémiotique mais pour suggérer que les additions théoriques introduites par Greimas en 1979, au sujet de l'ordre formel (constante / variable) et de l'ordre hiérarchique (les trois générations du carré), ainsi qu'au sujet d'une "logique" non logicienne, cherchent à rencontrer les linéaments de la pensée de Hjelmslev, ainsi qu'en ont d'ailleurs attesté avant moi des commentateurs autorisés; la "continuité incertaine", néanmoins hautement plausible, entre Hjelmslev et Greimas est l'objet d'un article de Claude Zilberberg, et nous nous appuyerons sur certains de ses commentaires, ainsi que sur des commentaires de Jacques Fontanille, pour rapprocher les deux auteurs.

Les propositions qui nous intéressent sont contenues dans le *Résumé d'une théorie du langage*, paru en traduction anglaise en 1975. Elles y occupent une place essentielle, puisqu'elles inaugurent la description universelle de l'analyse d'un fonctif donné, c'est-à-dire, en termes plus communs, l'exposition de la méthode d'analyse d'un élément quelconque. Ces propositions visent donc à définir une contradiction et une contrariété. Elles les donnent pour des concepts opposés, ce qui signifie que contrariété et contradiction sont composées à la fois d'une base commune et d'un déterminant spécifique à chacune. La base commune consiste à dire que la contradiction et la contrariété relèvent d'analyses paradigmatiques. Jusque là, il me semble, il n'y a pas de surprise; les analyses phonologiques de Jakobson, les analyses sémantiques de Greimas sont également des analyses paradigmatiques: elles visent à l'instauration d'un système, c'est-à-dire à l'articulation d'éléments sous des catégories. Leur différence spécifique consiste alors à dire que la contradiction s'observe dans tous les cas où l'on a affaire à une catégorie comprenant deux éléments; la contrariété, dans tous ceux où l'on a affaire à une catégorie comprenant plus de deux éléments (Hjelmslev 1975: 23). Rien de moins, rien de plus.

En particulier, la négation n'a aucune place à jouer ni dans la définition de la contradiction, ni dans celle de la contrariété. S'il l'on a devant soi une catégorie, alors les éléments sont nécessairement ou bien des contradictoires ou bien des contraires; et pour trancher entre les deux possibilités il n'y a qu'à compter les éléments. Certes, Hjelmslev conçoit qu'on soit amené, par exemple pour distinguer des contraires, à parler d'élément positif et d'élément négatif, mais il précise aussitôt que ces qualificatifs sont attribués soit de manière arbitraire soit pour des raisons spécifiques; dans aucun cas la négation n'est inhérente à la corrélation elle-même.

Les propositions de Hjelmslev, toutefois, ne s'arrêtent pas là. Je veux dire que, même sans aller plus avant dans le développement théorique de la méthode d'analyse, on *ne peut pas* s'en tenir là. En effet, selon Hjelmslev, des corrélations ainsi définies soit comme contraires soit comme contradictoires ne sont pas suffisamment déterminées; il faut encore savoir si ces corrélations sont exclusives ou participatives. Dans une exclusion, les éléments ne sont jamais substituables entre eux (et parce qu'ils ne sont pas substituables ils sont *commutables*, c'est-à-dire qu'ils relèvent d'une analyse sémiotique). À l'inverse, dans une participation, les éléments sont substituables entre eux. Ces nouvelles déterminations afférentes aux corrélations croisent celles de la contrariété et de la contradiction. Nous nous trouvons ainsi devant un système théorique à double entrée, prévoyant quatre analyses possibles.

	exclusion	participation
contradiction		
contrariété		

Fig. 3: Système des analyses paradigmatiques d'un élément quelconque

Remarquons tout de suite la différence principale que ces propositions théoriques marquent vis-à-vis du carré sémiotique. Avec le carré sémiotique, on est devant une seule analyse (soi-disant "la" structure élémentaire de la

signification) qui apparie en son sein les contraires et les contradictoires. Dans un système d'analyses, tel que le conçoit Hjelmslev, les contraires et les contradictoires n'appartiennent jamais à une seule et même analyse concernant un élément quelconque. Si, dans une contrariété, vous admettez de distinguer un élément positif et un élément négatif, il est tout à fait abusif de désigner de la même manière les deux éléments contradictoires, parce que la contradiction ne prévoit pas de terme tiers. Vous commettriez une faute logique équivalente à celle dont Umberto Eco s'est rendu coupable lorsqu'il a présenté un modèle triadique du signe en baptisant un de ses éléments du nom de *signifiant*, un autre de celui de *signifié*, alors que ces termes saussuriens n'ont de sens que dans un modèle binaire et que leurs concepts respectifs sont totalement anéantis si l'on conçoit une place à leurs côtés pour le concept tiers de référent.

Pourquoi alors, pourrait-on objecter, avoir employé, dans les schémas qui représentent ces quatre types d'analyses paradigmatiques, des lettres identiques pour les corrélations contraires et pour les corrélations contradictoires? et pourquoi avoir désigné l'un des éléments apparaissant dans les schémas de la contradiction par deux lettres? S'il n'y avait aucun rapport entre les analyses, cela ne se justifierait pas en effet. Mais le fait est que Hjelmslev prévoit toutes les transformations possibles entre ces corrélations: 1) des exclusions contraires en participations contraires, et vice versa; 2) des exclusions contradictoires en participations contradictoires, et vice versa; mais aussi 3) des exclusions contradictoires en participations contraires, et vice versa; et donc enfin 4) des exclusions contraires en participations contradictoires, et vice versa. C'est en raison de ce principe général de transformation que l'on se trouve devant un système d'analyses, et non pas devant une simple classification de définitions d'analyses.

D'un point de vue théorique, les transformations se laissent interpréter facilement. Je n'en présente pour l'exemple qu'une seule, dont le moyen ne vient peut-être pas immédiatement à l'esprit, à savoir la transformation d'une exclusion contradictoire en participation contraire:

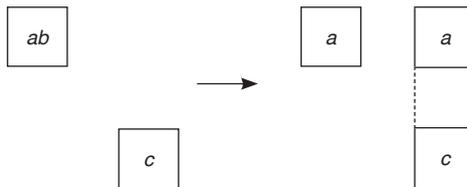


Fig. 4: Transformation d'une exclusion contradictoire en participation contraire (Hjelmslev 1975: 25)

Il faut envisager ici que l'élément *ab* soit, selon une analyse ultérieure, analysé en deux groupes de variantes (c'est-à-dire en deux variétés), dont l'un serait désigné comme variété *a*. Qu'en est-il alors de l'analyse de *c*? Si l'élément *c* entre dans une exclusion contradictoire avec *ab*, rien n'est

dit de son rapport à la variété a de ab . Aussi est-il envisageable que cette corrélation soit participative, étant entendu que dans ce cas la présence d'un élément tiers (à savoir l'autre variété de ab) demande à être prise en compte; il s'agirait donc d'une participation contraire.

Que signifient ces transformations au juste? Elles assurent la possibilité des analyses, c'est-à-dire la possibilité qu'un *même* élément soit objet d'analyses distinctes. Ces transformations ne sont pas des conversions instantanées. Elles n'ont rien de "logique". Il importe au contraire qu'elles gardent intacte la possibilité que le donné soit hétérogène, irréductible à une analyse homogène globale.

Je voudrais à présent tâcher d'illustrer ces analyses et transformations par l'exemple. C'est une entreprise toujours risquée, car la simplification inhérente à l'usage de l'exemple tend à rendre homogène la présentation de celui-ci. Hjelmslev lui-même s'y risque rarement, et les exemples qu'il donne dans ses conférences sont souvent très décevants. Aussi, je prie le lecteur de faire montre d'indulgence. Voici d'abord un exemple pris du côté de l'expression. Un son nasal entre en exclusion contradictoire avec tout son oral, car il n'existe pas de son qui ne soit ni nasal ni oral. Par voie de conséquence, un son quelconque peut entrer en participation contradictoire avec un son nasal, puisqu'il est clair qu'un son quelconque est tantôt nasal tantôt oral. Un son nasal vocalique peut entrer en exclusion contraire avec tout son nasal consonantique, dès lors que tous les sons vocaliques ne sont pas nasaux. Une voyelle quelconque entre en participation contraire avec un son nasal, puisque certaines de leurs variantes sont substituables, d'autres non. Soit, en guise de récapitulatif, le tableau suivant:

ab	son nasal
c	son oral
abc	son quelconque
a	son nasal vocalique
b	son nasal consonantique
ac	voyelle

Fig. 5: Exemples de corrélations sur le plan de l'expression

Toutes les possibilités de transformation entre analyses se vérifient aisément. Par exemple, l'exclusion contraire entre son nasal vocalique et son nasal consonantique peut être transformée en participation contradictoire entre voyelle et consonne, puisque tout son nasal vocalique est une voyelle, que tout son nasal consonantique est une consonne, et qu'il n'y a pas de son qui ne soit ou voyelle ou consonne (à condition d'admettre que les semi-voyelles sont encore des voyelles). Autre cas: l'exclusion contradictoire entre

son nasal et son oral peut être transformée en participation contraire entre un son nasal vocalique et une voyelle, puisqu'un son nasal peut être un son nasal vocalique, qu'un son oral peut être une voyelle et que tout son nasal vocalique est une voyelle, la possibilité d'autres sons étant alors à prévoir.

Ces transformations nous éclairent peu sur l'analyse phonologique, c'est entendu. En revanche elles ont une portée théorique considérable, car elles permettent de comprendre qu'à partir de la contradiction et de la contrariété, un élément quelconque soumis à l'analyse est mis en corrélation avec une catégorie et avec tous les autres membres possibles de cette catégorie, mais qu'en outre il lui est laissée la possibilité d'entrer en corrélation avec plus d'une catégorie ainsi qu'avec les membres de plus d'une catégorie. Autrement dit, la contradiction et la contrariété, en raison des possibilités de transformation des corrélations exclusives avec les corrélations participatives, sont les moyens d'une analyse en *système*, sans qu'on ait à assigner à ce système une quelconque homogénéité.

Un exemple puisé au plan du contenu nous rapprochera du carré. En français, la singularité et la pluralité entrent en exclusion contraire.

- a *C'est un vrai poids sur sa conscience.*
- b *Ce sont autant de poids supplémentaires que sa conscience devra supporter.*

Dans ce paradigme, on doit en effet supposer qu'il y a autre chose que le singularité et la pluralité, à savoir la totalité et la nullité.

- c *Cette action infâme n'a eu aucun poids sur sa conscience.*
- c *Sa conscience a dû en supporter tout le poids.*

De fait, la totalité et la nullité peuvent être considérées comme des valeurs indénombrables, face aux valeurs dénombrables de la singularité et la pluralité, ces deux valeurs, dénombrable *vs* indénombrable, épuisant toutes les possibilités du point de vue du nombre.

- ab *Il a eu sa part de poids à supporter.*
- abc *Cela ne se fera pas sans poids sur sa conscience.*

Enfin, la totalité et la singularité ont en commun la valeur unitaire.

- ac *Tout poids est insupportable à sa conscience.*

Les transformations consistent simplement à admettre que des exclusions sont interprétables en participations et vice versa.

Par exemple:

- *Cela ne se fera pas sans poids sur sa conscience.*
- *En effet! Ça pèsera des tonnes!*

On voit par cet exemple qu'un moyen de vérifier la plausibilité d'une transformation consiste à la "narrativiser". Un parcours narratif est en effet justiciable d'une interprétation. De ce fait les transformations prévues par Hjelmslev semblent permettre le rapprochement de son système d'analyses avec le carré sémiotique. La présentation du carré sémiotique par Fontanille dans *Sémiotique du discours* facilite d'ailleurs grandement ce rapprochement. "Le carré sémiotique", écrit celui-ci, "est destiné à être parcouru: le système de valeurs qu'il propose peut dessiner les phases principales d'un récit minimal, et les relations entre les termes servent alors de support aux *transformations* narratives élémentaires" (p.61; je souligne). On voit bien qu'on se trouve ici devant des préoccupations théoriques très proches de celles de Hjelmslev. Il y a d'une part une structure sémantique donnée pour statique, d'autre part une dynamique transformationnelle des termes de cette structure justifiée par l'application narrative. Seulement, le carré sémiotique écrase ces deux fonctions théoriques: la fonction d'analyse et la fonction interprétative d'un parcours narratif rendant compte de la compossibilité d'analyses en réalité distinctes; et la relation d'implication est le lieu de ce court-circuitage. Aussi n'est-il pas étonnant que ce soit cette relation qui ait suscité le plus de réticences parmi les personnes invitées à commenter le carré dans le numéro du *Bulletin* qui lui a été consacré. Mais, bien sûr, il est toujours possible de considérer qu'on a affaire à un raccourci élégant là où, au regard de la théorie hjelmslévienne, on parlerait plutôt de maladresse théorique... c'est, pour ainsi dire, une affaire d'inclination!

L'autre point de rapprochement entre la théorie hjelmslévienne et le carré sémiotique sur lequel il faudrait insister est que dans l'un et l'autre cas on cherche à intégrer le système logique dans un autre système. C'est une telle intégration que Greimas pointait, sans trop oser s'y appesantir, en évoquant une "formulation méta-logique [où] la logique logicienne trouve[rait] sa place à côté de "logiques concrètes", de logiques divinatoires, etc." (1981: 43). C'est aussi ce qu'a pointé Claude Zilberberg dans l'entreprise théorique de Hjelmslev en la présentant comme une "dynamique de systèmes" (1985: 22) dans laquelle et "le système logico-mathématique, régi par le principe d'exclusion, [et] le système prélogique, lequel admet des "oppositions participatives" du type a vs $a + b + c$ " (1985: 23), sont réalisables. Un système proprement *théorique* et qui se réalise par des analyses distinctes dont le système prévoit les correspondances, en les positionnant les unes par rapport aux autres.

Enfin, dernier point—et point fondamental—de rapprochement théorique entre le carré sémiotique et la théorie hjelmslévienne telle qu'elle a été lue par les sémioticiens, la dissymétrie est inhérente aux deux pensées. Zilberberg est, cette fois encore, l'ambassadeur chargé d'établir ce rapprochement, lui qui écrit dans "Connaissance de Hjelmslev":

Selon le point de vue glossématique, un système n'a pas pour vocation de symétriser les grandeurs qu'il saisit, mais bien au contraire d'établir la dissymétrie foncière qui est l'aboutissant, on aimerait dire *figural*, d'un principe de participation. (1985: 22)

Si, comme il me semble qu'on peut l'observer, les développements du carré sémiotique tendent à faire de la dissymétrie un moteur plus fondamental que la structure du carré lui-même, la théorie de Hjelmslev a pu servir de garant théorique de cette évolution, au moins aux yeux de Zilberberg.

4. Chez Zilberberg

Nous arrivons ainsi à la dernière étape de ce parcours. Faute de place, je ne ferai que pointer dans quelques propositions de Zilberberg le prolongement d'idées qui ont connu leur départ dans le carré sémiotique.

Dans la pensée théorique de Zilberberg, on reconnaît l'ambition de résoudre tous les types d'opposition dans une seule opposition graduée, dite "tensive", jalonnée par quatre positions remarquables de s_1 à s_4 . L'espace tensif accueille ainsi, d'une part, les contraires, qui sont déployés en sur-contraires et sous-contraires, ce qui n'est pas sans rappeler la distinction faite en 1979 dans le carré sémiotique entre les contraires et les subcontraires (cette distinction était absente de l'article de 1968). L'espace tensif interprète d'autre part la contradiction comme un opérateur syntaxique: sous la forme du *manque*, la contradiction rabat les sur-contraires sur les sous-contraires, un peu comme si le carré sémiotique élargissait son côté supérieur pour devenir trapèze:

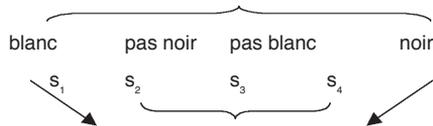


Fig. 6: Contra(di)ctions

On voit bien que tout ceci s'inscrit dans un prolongement prévisible, en quelque sorte appelé par la théorisation du carré sémiotique. Par exemple, quand Greimas attire l'attention sur les "conséquences que l'on doit tirer de la conception relationnelle du langage, du fait que celui-ci est 'un système de relations' et non 'un système de signes'" (1981: 44), Zilberberg parvient à nous convaincre de cette nature en renonçant précisément à avoir de la différence une conception relationnelle (x est différent de y), mais en privilégiant plutôt une conception extensive, où la différence s'évalue par des intervalles (x diffère de y). L'intervalle répond

au désir de dynamisme que Greimas voulait garantir à la structure de la signification, sans parvenir toutefois à l'inscrire dans le carré.

Par ailleurs, cette sémiotique de l'intervalle s'inscrit dans un espace double, non homogène, fait à la fois d'intensité et d'extensité, là où le carré sémiotique supposait un espace homogène sous-tendu par la contrariété et la contradiction (cf. Zilberberg 2006: 73). De la même manière qu'un espace à deux termes demande des règles de transformations pour être interprétable dans un espace à trois termes, comme l'est chez Hjelmslev la corrélation contradictoire vis-à-vis de la corrélation contraire, de même, dans un espace tensif, extensité et intensité co-existent sous des rapports tendus: atténuation, amenuisement, redoublement et relèvement. Le sens est ainsi considéré selon une dynamique où la recatégorisation est la règle et la catégorisation stabilisée l'exception. Précisons que le système n'est en aucune façon "déconstruit" par cette recatégorisation incessante car le système est intrinsèquement hétérogène; il est cela même qui permet la recatégorisation.

Enfin, pour ce qui est de la dissymétrie, elle est devenue patente, *figurale*, dans le schéma tensif, fait d' "ascendance" et de "descendance" entre sur- et sous-contraires.

5. Conclusions

La pensée sémiotique qui s'est exercée sur la contrariété et la contradiction n'est donc pas le fruit d'un emprunt direct et inactuel au système logique du carré des oppositions. Elle résulte d'un parcours réalisé depuis la linguistique structurale et héritant des problèmes qui étaient déjà les siens. En particulier, ce sont des difficultés qui se rencontraient déjà chez Jakobson qui se sont répercutées dans l'argumentation produite autour du carré sémiotique. S'est ainsi instaurée une *tradition de pensée* dont le carré sémiotique a été le premier point carrefour. En cours de route, des accents théoriques ont pu se dégager. D'abord, une dissymétrie prenant des formes de plus en plus affirmées. Ensuite, une ouverture vers des relations participatives plutôt qu'exclusives, dont la *marque* a été le premier jalon. Enfin, une préférence accordée aux contraires sur les contradictoires.

Cette préférence accordée aux contraires ne sort pas de nulle part. Elle est mue par une recherche d'adéquation avec les objets d'étude. Dans la langue ordinaire, en effet, il n'y a pas de contradictoires, il n'y a que des contraires, ainsi qu'Otto Jespersen (1917) avait déjà eu l'occasion de l'observer dans l'ouvrage qu'il a consacré à la négation. Les catégories lexicales sont gouvernées par la contrariété, et la raison en est simple: c'est qu'une catégorie lexicale est supposée ouverte. Or, l'ouverture de la catégorie est précisément ce que permet de construire la contrariété. Il n'est que les catégories grammaticales pour être susceptibles d'être gouvernées par les contradictoires, telles en français les catégories du genre (masculin

vs féminin) et du nombre (singulier *vs* pluriel). Encore les catégories sont-elles le plus souvent, dans ces cas-là, participatives, et non pas exclusives.

La contradiction, en particulier la contradiction au moyen de la négation, est une fiction métalinguistique, un pur construct analytique. Cela devrait être évident pour tout un chacun: *non-chaud*, *non-homme* ne sont pas des lexies attestées en langue. Ce n'est évidemment pas juste une question de choix de mots—la langue sait ce qu'elle fait!

Pour les linguistes, l'absence, en tout cas la rareté, des exclusions contradictoires dans la langue pose un problème épistémologique. Car l'approche scientifique est bien, quant à elle, fondée sur un principe de non-contradiction. Comment rendre compte d'un objet essentiellement constitué de participations contraires au moyen d'une analyse légitimement fondée sur l'exclusion contradictoire? Tel est le problème dans lequel s'est empêtré Jakobson et que Hjelmslev a résolu au moyen du système de transformations des analyses.

Pour les sémioticiens, il semble que le problème se soit posé de façon quelque peu différente. Il s'est finalement moins posé en termes d'*analyse*, même si le départ théorique du carré sémiotique en fait largement état, qu'en termes d'*interprétation*. La contradiction y est considérée peu à peu comme un passage, un intermédiaire entre termes contraires, dont le recours, n'est finalement pas aussi nécessaire qu'il y paraît à première vue. De ce fait, la théorie sémiotique se dégage entièrement de la logique, non qu'elle réinventerait à son compte la contradiction et la contrariété, mais en ce qu'elle assigne au système qui les gouverne des fonctions et des applications tout autres que celles visées par les logiciens. Ce qui est en somme le moins qu'on pouvait en attendre.

Références

- BADIR, S.
2008 "Sémiotique des graphiques / Graphiques de sémiotique", in *Visible*, 4: 13-61.
- COMBET, G.
1981 "Cinq ans après", in *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques*, 17: 32-35.
- FONTANILLE, J.
2003 *Sémiotique du discours*, Limoges: Pulim, 2^e édition.
- GREIMAS, A. J.
1970 *Du sens*, Paris: Seuil.
1981 "Contre-note", in *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémio-linguistiques*, 17: 42-46.
- GREIMAS, A. J. & COURTÉS, J.
1979 *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris: Hachette.
- GREIMAS, A. J. & RASTIER, F.
1968 "The Interaction of Semiotic Constraints", in *Yale French Studies*, 41: 86-105.
- HJELMSLEV, L.
1935 *La Catégorie des cas*, Copenhague: C.A. Reitzels.
1975 *Résumé of a Theory of Language. Travaux du cercle linguistique de Copenhague XVI*, Copenhague: Nordisk Sprog-og Kulturforlag.

- 1985 *Nouveaux Essais*, Paris: PUF.
- JAKOBSON, R.
1962 *Selected Writings I*, The Hague: Mouton.
- JESPERSEN, O.
1917 *Negation in English and other languages*, Copenhagen: Bianco Lunos Bogtrykkeri.
- KALINOWSKI, G.
1981 “Carré sémiotique et carré logique”, in *Le Bulletin du Groupe de Recherches sémiolinguistiques*, 17: 5-9.
- ZILBERBERG, C.
1988 “Connaissance de Hjelmslev”, in *Raison et poétique du sens*, Paris: PUF: 3-40.
- 1997 “Une continuité incertaine: Saussure, Hjelmslev, Greimas”, in A. Zinna (éd.), *Hjelmslev aujourd'hui*. Turnhout: Brepols: 165-192.
- 2006 *Éléments de grammaire tensive*, Limoges: Pulim.